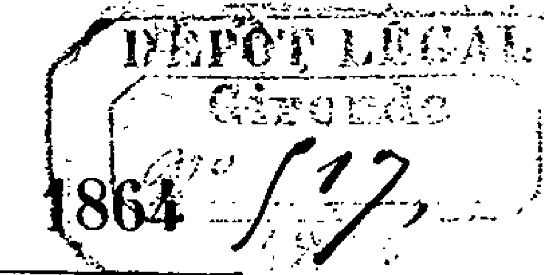
Première année — N° 19 — Dimanche 5 juin 1864



LE SAUVEUR DES PEUPLES

ABONNEMENTS

Bordeaux........................ 6 fr.
Départements et Algérie..... 7 fr.
Etranger continental......... 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.

Les abonnements se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant. Ils sont aussi reçus par l'intermédiaire de tous les libraires et directeurs de poste.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Les abonnements partent du 1er février. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Un numéro séparé, pris au bureau, 10 c.; hors du bureau, 15 c.; par la poste, 20 c.

JOURNAL DU SPIRITISME

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez les principaux libraires et à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

CHARITÉ
Tu aimeras ton prochain comme toi-même.
(Matthieu, XXII, v. 39.)

FRATERNITÉ UNIVERSELLE
Que tous ne soient qu'un.
(Jean, XVII, v. 21.)

VÉRITÉ
Je suis le chemin, la vérité et la vie.
(Jean, XIV, v. 6.)

SPIRITISME & FRANC-MAÇONNERIE

(*Suite.*)

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, jusque-là plutôt spirites que francs-maçons, les statuts ou bases morales et religieuses sur lesquelles repose la Franc-Maçonnerie. Nous avons atteint notre but, nous n'en doutons pas, en prouvant aux spirites que cette dernière institution admet en principe, au point de vue religieux, l'idée de *Dieu* et du culte qui lui est dû ; au point de vue philosophique, l'*immortalité de l'âme*, et, au point de vue moral, l'*amour du prochain*, tel qu'il est dicté par le Divin Maître. A tous ces points de vue, la Franc-Maçonnerie est en accord parfait avec le Spiritisme, sous une restriction qui, seule, établit la différence entre l'une et l'autre de ces doctrines, restriction relative à l'extension qui doit être donnée à l'application de ce dernier précepte, la Charité. Nous expliquerons en son lieu cette différence.

Le précepte évangélique : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il fît pour toi-même,* est parfaitement compris et appliqué par les enfants d'Hiram, en ce qu'il s'applique aux membres faisant partie de l'institution. S'il est appliqué d'une manière aussi large et aussi étendue vis-à-vis des hommes qui n'appartiennent pas à la grande famille, c'est plutôt le fait du caractère individuel que la conséquence réelle de la doctrine maçonnique. Et nous le disons ici sans crainte de blesser qui que ce soit, c'est ce précepte qui, dans l'œuvre, est le mieux appliqué, parce qu'il est le mieux compris; aussi fait-il disparaître, chez les véritables maçons, l'égoïsme, cette plante hideuse et rapace qui étouffe le cœur de l'homme, et fait germer à sa place le sentiment d'une bienfaisante fraternité.

Nous sommes loin, comme on le voit, ainsi que notre confrère du *Journal des Initiés* en a fait la gratuite supposition, de dénigrer la Franc-Maçonnerie, à laquelle nous nous faisons gloire d'appartenir, et, en lui rendant cet hommage, nous ne craignons pas de l'appeler l'*École des hommes de cœur*.

Sœur aînée de l'école du Spiritisme, la Franc-Maçonnerie a fait un pas dans la voie de la Vérité, dans la grande voie du Bien; mais, il faut bien le dire, si la base de la Franc-Maçonnerie, au point de vue spiritualiste, est, comme dans le Spiritisme : *Dieu et l'immortalité de l'âme*, et comme pratique : *Amour et Charité,* il y a plus de pratique sincère et efficace de cette dernière vertu, appliquée aux besoins matériels de ses frères, que de croyance profonde au précepte fondamental tiré de l'idée spiritualiste.

Si nous recherchons quelle en est la cause, nous la trouverons dans l'observation des faits, dans l'histoire de toutes choses. Dans toute institution, les fondateurs, poussés par une conviction ardente, sont inspirés de sentiments vrais et profonds, par une ferme croyance dans la vérité de leurs principes et ils pratiquent dans toute leur pureté native les sentiments qu'ils professent. Ainsi, nous n'avons jamais douté que les premiers francs-maçons se livrassent d'une manière sincère au culte d'adoration dû à Dieu, dans leurs temples où ce culte se pratique toujours sous une forme un peu allégorique ; mais combien en est-il aujourd'hui qui, dans ce culte, ne voient réellement que la forme? Ce n'est pas certainement à l'institution qu'il peut en être attribué le blâme, mais aux membres de la famille, qui y sont entrés sans que leurs sentiments fussent bien assis à ce point de vue. N'en est-il pas de même encore de l'immortalité de l'âme? N'est-il pas certain que la plupart n'en ont qu'une idée vague?

A part cette observation qui est fondée sur la règle naturelle, que plus une institution s'éloigne du temps de sa fondation, plus les déviations apparaissent d'une manière sensible, la Franc-Maçonnerie est l'une de nos bonnes institutions; l'eau du fleuve est plus pure à sa source que lorsqu'elle a parcouru un long trajet, dans lequel des ruisseaux de toutes provenances sont venus déverser leurs eaux qui, sans en altérer la pureté au fond, n'en ont pas moins troublé la surface.

N'en a-t-il pas été ainsi du Christianisme lui-même? Pur à sa source, il a fait des héros, des martyrs. Qu'est-il aujourd'hui entre les mains de ceux qui prétendent le représenter d'une manière exclusive? La forme n'emporte-t-elle pas le fond? Et cette forme, qui a enfanté l'orgueil, à l'assouvissement duquel il a fallu suffire, n'a-t-elle pas amené tout ce luxe d'ornements somptueux et de cérémonies fastueuses qui ont fait dégénérer en pompeuses parades les œuvres de la foi?

Pas plus que les autres doctrines, le Spiritisme ne sera exempt des erreurs qui pourront s'y infiltrer. Mais alors, il aura fourni, lui aussi, son contingent à l'œuvre commune du progrès. Si le Spiritisme est aujourd'hui le plus avancé dans la voie du vrai et du bien, à sa place viendra plus tard quand il aura fait son temps, une autre vérité que le G.·. A.·. de l'U.·., dans sa bonté toute

puissante, jugera devoir prendre racine dans un terrain bien préparé à cet effet.

De même que le palmier forme sa tige gigantesque par la chute successive de ses feuilles, dont l'aisselle apporte à chaque saison son accroissement particulier au tronc commun, toujours surmonté d'un bouquet de feuilles nouvelles et fraîches qui offrent au voyageur un lieu de repos au milieu du désert, de même dans le voyage que l'esprit humain doit accomplir, il rencontre sur sa route l'arbre de la Vérité auquel chaque siècle apporte son idée pour en faire croître la tige incommensurable, tige dont les racines sont implantées dans la terre et dont les feuilles qui composent sa cîme, après avoir abrité pendant un certain temps les voyageurs de ce monde, tombent pour céder la place à d'autres qui doivent respirer à leur tour dans l'air pur de l'éternité en offrant aux générations du temps un nouvel abri.

Demanderons-nous si les francs-maçons comprennent tous Dieu de la même manière? En ont-ils une idée bien exacte, bien définie? Chercherons-nous à savoir combien il y en a qui se sont demandé ce que devient l'âme immortelle après la mort du corps? —Il y en a bien un certain nombre, parmi les plus éclairés, mais est-ce la majorité?

Ce que le plus grand nombre ignore, à ce point de vue, parmi les francs-maçons, tous en ont une idée nette et précise chez les adeptes du Spiritisme, quel que soit leur degré d'instruction. S'ils ne savent pas ce que les maçons *viennent faire en loge*, le Spiritisme leur apprend *à vaincre leurs passions et à soumettre leurs volontés*; ils comprennent le véritable sens de ces paroles et font chaque jour des efforts nouveaux pour s'y conformer.

Si le culte d'adoration et la croyance à l'immortalité de l'âme, base spiritualiste de la Franc-Maçonnerie, se sont amoindris au lieu de s'accroître, eu égard aux premiers temps de l'institution, il faut le reconnaître, l'amour du bien, l'amour fraternel, la Charité, en un mot, a continué à porter des fruits dans la grande famille maçonnique; les frères sont promptement soulagés, leurs veuves, leurs enfants ne font point en vain appel aux sentiments, à la bienfaisance éclairée des francs-maçons, qui viennent à leur aide dans la mesure de leurs ressources.

Ici encore, pour justifier nos appréciations, nous prendrons un exemple tiré de la nature. Il est en physiologie, un principe résultant de l'observation des phénomènes de la vie, c'est que, si au lieu de faire usage de deux membres parallèles, des deux bras, par exemple, vous ne vous servez que du bras droit, le gauche demeurant dans l'inaction, le droit prend, par l'exercice, une force et un développement plus considérables, tandis que l'autre membre, qui ne cesse pas pour cela d'appartenir au corps, s'atrophie.

Ce qui est vrai au point de vue physiologique est aussi exact dans le domaine de la psychologie. Une doctrine reposant sur deux idées, l'une se rattachant à la vie matérielle, l'autre à la vie spirituelle, si la faculté de penser de ses adeptes, faculté qui est la vie, la sève de l'esprit, est dirigée toujours ou avec une tension plus forte vers la vie matérielle, il est bien certain que par suite de la rupture de l'équilibre, l'idée de la vie spirituelle, sans cesser d'exister comme principe, perdra de sa force au fur et à mesure que l'idée opposée prendra de l'accroissement.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans la Maçonnerie, l'un des principes ayant pris un développement réel et efficace, la charité au point de vue terrestre, les idées reposant sur les principes spiritualistes, par contre, ont perdu de leur force primitive. Combien en est-il même qui vous tiennent ce langage: Quand on est mort, on n'a plus besoin de rien?

Erreur, frères, grande est votre erreur! Et c'est ici que commence à apparaître la différence entre la croyance de la Franc-Maçonnerie et celle du Spiritisme; car, malgré votre croyance en l'immortalité de l'âme, malgré votre croyance en la bonté et la justice de Dieu, que dans certains cas vous ne pouvez expliquer, votre bienfaisance, votre amour, votre charité s'arrêtent à la clôture de la tombe et ne voient rien au-delà.

A. LEFRAISE, R.·. C.·.

(*A continuer.*)

COMMUNICATIONS SPIRITES

Les deux communications qui suivent ont été dictées au même médium, Mme Collignon. La seconde a été obtenue il y a huit jours, en notre présence, dans une petite réunion; toute entière elle a été tracée en moins de dix minutes, malgré la difficulté que suscitait l'Esprit en obligeant le médium à écrire avec le *verso* du bec de la plume, laquelle était immédiatement retournée dans ce sens, toutes les fois que le médium voulait s'en servir comme il est d'usage; enfin, malgré sa longueur et la bizarrerie de son orthographe et de son style qui, on le sait, n'est pas du genre ordinaire de celui obtenu par le médium.

Ces deux communications renferment des enseignements que nos lecteurs sauront comprendre et apprécier.

LES OBSTACLES

Il est un pays bien loin, bien loin d'ici, où l'homme n'avait point encore paru. Les heureux habitants de cette contrée étaient des escargots, des taupes, des vers de terre et autres animaux paisibles, heureux de vivre dans le *statu quò* où ils se trouvaient; mais voilà qu'un jour une grande rumeur se répand parmi ce peuple privilégié: l'homme avait pénétré dans la contrée et y implantait immédiatement ses inventions.

Les chemins étaient peu praticables: les taupes creusaient leurs conduits souterrains, où nul ne s'avisait de les suivre; les vers de terre élevaient leurs montagnes de distance en distance, et les fourmis en profitaient pour bâtir leurs petits palais. Les escargots, seuls moyens de transport que l'on connût jusqu'alors, voyageaient paisiblement, laissant derrière eux leur traînée argentée, pour indiquer la route à suivre. Quel fut leur étonnement quand ils virent préparer une voie ferrée? — Qu'est-ce à dire? va-t-on bouleverser la contrée et nous ensevelir sous nos édifices? Ces immenses machines que l'on transporte avec tant de peine ne vont-elles pas écraser la coquille de nos véhicules paisibles? Holà! point d'inertie; mettons un frein à ces envahissements! Et tout aussitôt, les taupes creusent des souterrains sans nombre, afin que le sol ébranlé s'écrase sous le fardeau qu'il doit supporter. Les vers de terre se hâtent de façonner la terre et d'amasser grain sur grain pour élever des obstacles. Les escargots eux-mêmes, inquiets d'une telle concurrence, montent le long de la locomotive pour examiner curieusement cet animal nouveau....

Mais quoi? ni tête, ni pattes, ni queue! Cela ne tient à aucune espèce, cela ne peut pas vivre, cela ne peut bouger! Et rentrant leurs cornes, se couchant paresseusement dans leurs coquilles, ils attendent, collés le long de la lourde machine, que, l'ardeur du soleil ayant diminué, ils puissent, sans fatigue, regagner les branches vertes et tendres qui fournissent à leur nourriture.

Mais les rails sont posés: la locomotive s'ébranle, et tous les monstres qui la suivent, enchaînés à sa destinée, se mettent en mouvement après elle.

Les mines des taupes résonnent sourdement et les glacent d'effroi dans le refuge qu'elles se sont préparé; mais pas un grain de sable ne se détache; la locomotive entraîne toujours son convoi.

Les vers de terre examinent avec attention leurs montagnes. Hélas! un rayon de soleil, un coup de vent avaient suffi pour les réduire en poudre. Furieux alors, mais pleins de dévouement pour la sainte cause qu'ils servent, ils se jettent en travers des rails, espérant arrêter cette course rapide!... Le convoi, lancé à toute

vitesse, bondit sur la voie ferrée; les vers, épargnés par la force même de l'élan, comprennent qu'il serait prudent de faire retraite, et se glissent en hâte au milieu du chemin. Un seul wagon, en passant, leur froisse un peu la queue... Bien heureux d'en être quittes pour si peu!

Quant aux colimaçons, solidement attachés à la paroi qui les entraînait, ils sont arrivés au terme, tout ébahis d'être si tôt rendus et se félicitant de leur activité.

Que vos obstacles s'élèvent aux rayons du soleil, qu'ils s'amoncellent dans l'ombre, la pensée puissante qui se met en mouvement parmi vous, parcourra sa carrière, passant d'un bond hardi sur les fétus de paille que vous cherchez à lui opposer.

Indifférents, vous parviendrez au but comme les autres, un peu étourdis peut-être; le vent qui souffle sur vous, ramasse dans son tourbillon tout ce qu'il trouve sur sa route.

MARGUERITE.

LE PAYSAN ET LE BON CURÉ

Pardon escuse si je viens pour vous parler aussi; mais j'ai un tantinet le désir de dire mon mot et y n' s'ra p'tête pas pu mauvais qu'un aut'e. Il en faut pour tous les goûts dans c' monde.

J' vas donc vous dire que j' sui' un bon paysan qu'a pas appris grand chose, mais qu'a envi d'en savoir pus long aussi... (L'Esprit, qui faisait écrire le médium avec la plume renversée, s'est interrompu parce que celui-ci s'obstinait à tenir sa plume dans le sens ordinaire.) — Non, j'aime mieux ça, reprit-il, en lui retournant la plume entre les doigts. — V'là donc ce que je voulais vous dire : faut pas m'interromp'e, parc'que j' perdrais l' fil de ma parole.

Or y avait dans not' village un curé qu'était jeune, mais qu'était vif, vif, que quand on l' contrariait y s' mêtait tout d' suite en colère. C'était des saintes colères, qu'on disait comme ça, parc' qu'y s' fâchait toujours à propos des messes et des fêtes, à preuve qu'un beau jour y s'y est mis si ben en colère, qu'il y est resté avec un coul d' sang.

Alors, pour voir, on nous en a envoyé un aut'e qu'avait eu des mots avec son évêque, je n' sais pas pourquoi. Bref, qu'il était en déconfiture:

En v'là un saint comme y en faudrait toujours et qu'on n'en trouve guère!

Moi, j'étais buté; ma femme Catherine, que tous disaient qu'était un' sainte parc' qu'elle ne quittait pas l'église, m' faisait toujours des scènes parc'que j' n'y allais jamais. Figurez-vous qu' j'avais six enfants qui fallait nourrir en allant r'muer la terre au profit des aut'es, c' qui n' rapporte pas grand chose, et j'avais un p'tit bout d' terre à moi que j' travaillais l' dimanche. Fallait ben vivre. Alors, v'là que l' nouveau curé m' dit comme ça un jour :

— Hé! Jean, voilà un mois bientôt que j' suis à la tête de ma paroisse et vous n'êtes pas encore venu à la messe. Pourtant, vous avez des enfants qui faut m'ner apprendre.

— Ah! que j' lui dis, m'sieur l' curé, c'est qu' voyez-vous, j'ons pas assez d' quoi pour les nourrir avec c' que j' gagne et faut ben que j' fasse c' que j' peux pour mieux faire. — Mais, qui m' dit comme çà, c'est pas une raison pour n' pas v'nir à la messe, çà. — Hé si, m'sieur l' curé, puisque j' travaille mon champ l' dimanche. — Mais, qui m' dit, est-ce que vous travaillez comme çà tout l' jour sans vous r'poser? c'est pas raisonnable : l' bon Dieu, qui sait bien pourquoi il a fait les choses et qui les fait toujours bien, a voulu qu'on prenne un jour de r'pos sur la s'maine, pour n' pas épuiser ses forces à l'ouvrage. — Ah ben, que j' réponds, quand j'ai travaillé jusqu'à deux heures, j' m'en vas chez l' père Louis et j' m'y r'pose en jasant avec les amis.

— Oui ça, qui m' dit, not' bon curé, en riant un peu d' son bon air si doux, avec ses ch' veux tout blancs, plus beaux qu'une couronne de mariée; oui ça, mais... mais... quand on a jasé avec les amis, on a l' gosier sec, faut boire un peu, et quéqu' fois on boit trop, et quand on rentre on bat quéqu' fois sa femme qui n'a pas la tête bonne, et on donne un mauvais exemple à ses enfants dont on répond devant l' bon Dieu. Voyez-vous, mon ami, qui m' dit comme ça, un père c'est un pasteur auquel le bon Dieu confie des agneaux : aux uns beaucoup, aux autres guère; mais y faut que l' pasteur en ait soin, car l' bon Dieu lui en d'mand'ra compte et, s'i' les a perdus par sa faute, il en s'ra puni. Voyons, mon fils, qui m' dit, ce bon père d' curé, faison' une convention à nous deux : Vous avez besoin d' travailler l' dimanche, j' comprends ça; mais vous pouvez tout d' même entendre la messe avec vot' femme et vos enfants, les dimanches et jours de fête. Ça f'ra bien dans l' pays; on dira comm' ça : V'là Jean-Pierre qu'est un bon garçon, qui n' faisait jamais son d'voir; mais d'puis qu' ses enfants d'viennent grands, y sent qu'y leur doit l' bon exemple, et voyez s'il y manque! C'est un honnête homme. Ça donn'ra un bon exemple, mon fils, et comme il n' faut pas qu' vos enfants en souffrent, comme le corps a besoin du pain de chaque jour que vous pouvez gagner, comme l'âme a besoin du bon pain du bon Dieu que j'enseigne à acquérir, hé bien! amenez vos enfants et, après la messe, nous sortirons ensemble et j' vous donn'rai un coup d' main pour travailler vot' champ; les petits nous chanteront, pendant ce temps-là, des cantiques qui réjouissent le bon Dieu; ça les empêchera d'aller faire les vauriens avec les autres, qui n'entendent ni hue ni dia, et quand l'ouvrage sera fini, au lieu d'aller chez l' père Louis, vous viendrez chez moi boire un coup et causer un peu. La bonne Catherine en sera plus contente; elle criera moins, et je m'arrangerai pour qu'elle reste un peu plus au coin de son feu plutôt qu'à l'église. Ça vous va-t-il, bonhomme?

— Ah! que j' lui dis, m'sieur l' curé, si tous les prêt' es étaient comme vous, n'y aurait pu ni ivrognes ni coléreux, ni mauvais sujets d'aucun genre sur la terre! J'irai à la messe avec le troupeau, m'sieur l' curé; j'irai aussi quéqu' fois vous d'mander d' causer un peu avec vous, sauf vot' respect, mais je n' veux pas qu' vous vous fatiguiez à travailler mon champ. Ce s'rait un' honte pour moi, et si vous en étiez malade, je n' me l' pardonn'rais jamais! — Hé bien! qui m' dit, comm' vous voudrez, mon ami; mais j'irai tout d' même avec vous après la messe pour vous aider un peu. Le bon Dieu tient compte de la bonne volonté, et si je n' suis pas assez fort pour vous assister d' mes mains, hé bien! j' vous aid'rai de mes prières, et l' bon Dieu n'y est jamais sourd, quand elles viennent du cœur.

Et v'là comme quoi j'ai été tous les dimanches et fêtes à la messe, même que j'ai fait Pasques tous les ans et qu' j'avais ben juré, après la première communion que je n'reviendrais pus à ces bêtises-là. Mais il était si bon, not' brave curé, si bon, que l' bon Dieu en a fait un saint dans son paradis et que je l' vois dans c' moment-ci, tout brillant comme un soleil, avec sa bonne figure si douce, son sourire qui donnait envie de s' mettre à g' noux d' vant lui, et ses beaux ch' veux blancs, que l' bon Dieu, ben sur, n'a pas les pu beaux!

V' là c' que j'avai à vous dire : j'ais p' tête pas parlé comme vos beaux messieu, mais pour sûr, j'ai dit c' qui est : c'est qu' si tous les prêt'es étaient comme mon curé, y n'y aurait pas assez d' voix pour chanter les louanges du bon Dieu; pas assez de cœurs pour l'adorer, pas assez d' mains au service des cœurs pour se tendre à tous ceux qu'en auraient besoin.

Le médium, étonné de l'effort que l'on avait fait pour lui imposer ce style étrange et de la persistance que l'Esprit avait mis, malgré son opposition, pour lui faire tenir la plume à l'envers en

le faisant écrire, pensait avoir affaire à un esprit léger, à raison de la forme de l'enseignement, quoique le fond lui parût avoir une portée sérieuse.

Pour tirer le médium de cette alternative, son guide lui fit écrire ce qui suit :

C'est un exemple donné, chère enfant. L'Esprit qui s'est communiqué n'est point chargé du fardeau d'ignorance qu'il semble porter; mais, il a voulu vous faire le tableau de sa dernière existence, en lui conservant tout son cachet naïf. Comme il vous le dit, c'est un grand enseignement que l'on y doit puiser. Les hommes sont, en général, dans toutes les classes, ce que les font leurs supérieurs. Choisissez donc scrupuleusement, chefs de famille, les instituteurs, les professeurs, les guides que vous donnez à vos enfants, car de ces impressions du jeune âge, dépendent tous les sentiments de l'avenir.

JOSEPH.

LE PÈRE, SON FILS & LES ABEILLES

ÉTUDE SPIRITE.

Père, je voudrais voir travailler les abeilles ;
Dans mon livre, j'ai lu que ce sont des merveilles
Qu'enfantent chaque jour ces légers animaux,
Et qu'on doit admirer leurs mœurs et leurs travaux.
— Ton livre a bien raison de parler de la sorte;
Des abeilles, vois-tu, l'innombrable cohorte
Aux hommes peut donner d'excellentes leçons!
Viens avec moi, mon fils, explorer leurs maisons.
Approchons doucement! Ces mouches travailleuses,
Contre les importuns deviennent furieuses
Dès que dans leur travail on vient les déranger.
Dieu les pourvut d'un dard pour les mieux protéger.
Sans cette arme, en effet, que pourraient les pauvrettes
Pour défendre leur miel, serré dans leurs cachettes?
Mais, contre l'ennemi tournant leur aiguillon,
Elles éloignent l'homme et chassent le frelon...
Le frelon!... animal parasite et vorace,
Paresseux et voleur, qui jamais ne se lasse
De dépouiller autrui, de lui prendre son bien,
Comme un vil malfaiteur qui ne respecte rien!...
Déjà, par ce tableau, mon fils, tu dois comprendre
La route qu'il faut fuir et celle qu'il faut prendre!
Ah! ne vas pas au moins, comme un frelon hideux,
Demander l'existence à des moyens honteux!
Imite bien plutôt, cher enfant, les abeilles
Dans leur travail constant, leurs efforts et leurs veilles.
Butine chaque jour et dépose en ton cœur
Le doux miel des vertus qui font l'homme d'honneur!
Nous sommes arrivés... surtout, mon fils, sois sage,
Si tu veux observer à travers ce vitrage
Les travaux et les mœurs d'un peuple intéressant,
Voué dès sa naissance au travail incessant.
Admire avec quel art ces cellules sont faites,
La régularité de ces milles retraites!
Ici, règnent partout l'ordre, l'activité,
La concorde, l'amour et la fraternité!...
Pendant que sur les fleurs butinent les chercheuses,
Au logis nous voyons rester les travailleuses.
Ce sont elles qui font tous ces compartiments,
Pour recevoir le miel qu'on doit mettre dedans.
Leur trésor déposé dans ces mille alvéoles
Se conserve aussi pur qu'enfermé dans des fioles.
Ces cases, qu'on admire entre tous leurs travaux,
Sont encore pour leurs fils d'agréables berceaux.
C'est là dans chaque nid, que la reine pondeuse
Va déposer un œuf... larve trois fois heureuse,
Qui dans ce lit va naître, et trouver à la fois
Une moëlleuse couche et un festin de rois!...
Là, point d'ambition... jamais une dispute!
Nul ne monte assez haut pour redouter la chute;
Tous ont droit au travail, tous ont part au festin;
Leur bonheur est constant, uniforme et certain.
L'on n'y voit pas, mon fils, sous le canon qui tonne,
Le sang couler à flots, pour prendre une couronne;
La haine envenimée, aveugle en sa fureur,
S'acharner sur un frère atteint par le malheur.
L'infâme calomnie, aux abjectes souillures,
De sa lèvre salir les vertus les plus pures;
L'égoïsme au cœur sec, sans croyance et sans foi,
Oublier tout le monde et ne penser qu'à soi!...
Enfin, l'on ne voit point parmi ce peuple austère
Les crimes odieux qui dégradent la terre.
Tous ces membres, unis par l'amour fraternel,
Pratiquent mieux que nous les lois de l'Eternel!...

(*A continuer.*)

Pour tous les articles non signés :
Le Directeur-Gérant : A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.